

EPISTEMOLOGIE DE L'HISTOIRE.

L'épistémologie de l'histoire, c'est l'étude du savoir et de la méthodologie historique. Pour l'appréhender, le plus simple est d'examiner comment des experts de la discipline que sont les historiens conçoivent l'histoire, la pratiquent et la disent. Dès lors, qu'est-ce qu'un historien ?

Pour cela, vous trouverez ci-joint de courtes biographies sur des historiens depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque actuelle. **Lisez-les, fichez-les ou résumez-les, bref mémorisez-les d'une façon ou d'une autre.** Vous aurez ainsi un bref aperçu de l'histoire et de ses méthodes.

Liste des biographies d'historien :

- Hérodote, V^e siècle av. J.-C. (C. GRANDJEAN, dir., *La Grèce classique. D'Hérodote à Aristote, 510-336 av. J.-C.*, Belin, 2022, p.21-29).
- Liu Zhil, VIII^e siècle ap. J.-C. (D. CHAUSSENDE, « L'historien parfait en Chine », *L'histoire* n°487, septembre 2021, p.64-69).
- Ibn Khaldoun, XIV^e siècle (« Ibn Khaldoun, pionnier des sciences sociales », *Alternatives économiques*, hors-série n°57, novembre 2012, p.18-21).
- Mabillon, XVII^e siècle (F. LEBRUN, « Mabillon ou le métier d'historien », *L'histoire* n°327, janvier 2008, p.20-21).
- Ernest Renan, XIX^e siècle (F. LEBRUN, « Vie de Jésus d'Ernest Renan. La première biographie laïque du fondateur du christianisme », *L'histoire* n°319, avril 2007, p.83).
- Frederick Cooper, XXI^e siècle (J. RIGONDET, « Frederick Cooper : pour un empire », *L'histoire* n°416, octobre 2015, p.26-27).

Bonne lecture !

Les professeurs d'histoire de Lettres Supérieures (CPGE 1^{ère} année)

Eric Auphan & Frédéric Youinou.

CHAPITRE I

LE MONDE D'HÉRODOTE

Dans *Le Siècle de Louis XIV*, publié en 1751, Voltaire théorisa les « quatre âges heureux » de l'histoire du monde. Le dernier d'entre eux, celui de Louis XIV, aurait été précédé par la Renaissance italienne, que le philosophe des Lumières associait au pape Léon X. Auparavant, « la grandeur de l'esprit humain » se serait manifestée à Rome – du temps d'Auguste – et en Grèce, aux v^e-iv^e siècles :

« Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthène, des Aristote, des Platon, des Apelles, des Phidias, des Praxitèle ; et cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce ; le reste de la terre alors connue était barbare. »

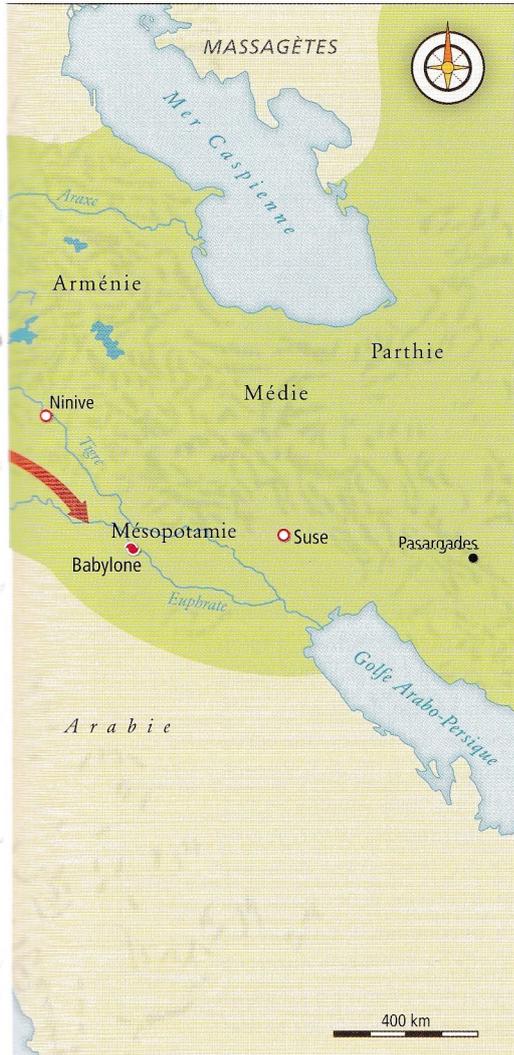
Un nom manque néanmoins à cette liste des « génies » de l'époque classique, celui d'Hérodote. Si Voltaire finit ensuite par l'évoquer, il négligea ses qualités d'historien pour le ravalier au rang de conteur : « En récitant aux Grecs les neuf livres de son histoire, il les enchanta par la nouveauté de son entreprise, par le charme de sa diction et surtout par les fables » (*Le Pyrrhonisme en histoire*, 1768).

Buste double d'Hérodote et Thucydide.

Cette copie romaine d'un original grec du v^e siècle représente les deux maîtres helléniques du genre historique. Il s'agissait probablement d'une commande de l'empereur Hadrien destinée à sa villa de Tivoli. L'œuvre y fut découverte vers 1547-1555, dans le contexte des fouilles menées pour le compte des Farnèse, une lignée aristocratique. Plusieurs restaurations modernes peuvent être décelées, notamment au niveau du nez des deux personnages. Hérodote se distingue de Thucydide par sa barbe plus fournie, qui le rapproche des représentations d'Homère. Maître et disciple sont représentés de façon janiforme, ce qui reflète la complexité de leur relation : redevable à Hérodote, Thucydide s'en distingua pourtant dans son écriture de l'histoire. La sculpture montre l'importance et la postérité de ces deux auteurs, de l'époque classique à l'époque impériale. H. 58 cm. Naples, Musée archéologique national, Inv. 6239.



Dès l'Antiquité, les contempteurs d'Hérodote furent nombreux : Thucydide s'en démarque, tandis que Plutarque dénonça sa « malignité ». Ces critiques ont pesé lourd dans la réception de l'auteur. Arnaldo Momigliano a mis en évidence un « Hérodote bifrons » – à deux visages – salué par les uns comme le premier historien, dénoncé par les autres comme enclin au mensonge. Avant les découvertes archéologiques du XIX^e siècle, l'essentiel de la connaissance du monde antique tenait pourtant aux sources littéraires, au premier rang desquelles figure Hérodote.



Les voyages d'Hérodote

«AFIN QUE LE TEMPS N'ABOLISSE PAS LES TRAVAUX DES HOMMES»

Un écrivain voyageur

Hérodote naquit à Halicarnasse en Carie, au sud-ouest de l'Anatolie. D'origine aristocratique, il s'exila à Samos dans les années 460, pour fuir la tyrannie ; un proche de sa famille, le poète Panyassis, avait en effet été mis à mort par le tyran Lygdamis. Hérodote voyagea ensuite dans de nombreux pays, dont la liste reste débattue. Les spécialistes s'accordent à le suivre lorsqu'il affirme avoir visité l'Égypte, remontant le cours du Nil jusqu'à la première cataracte, près de l'actuel barrage d'Assouan : «Je suis allé et j'ai vu de mes yeux jusqu'à la ville d'Éléphantine» (*Histoires* II, 39). Il prétend aussi s'être rendu à Babylone et en Phénicie, à Tyr comme à Ascalon. Ses descriptions des littoraux de l'Hellespont, de la Propontide et du nord de la mer Noire – notamment Byzance, Tyras et Olbia – rendent plausibles ses voyages en Thrace et en Scythie. Ses séjours en Libye, en Cyrénaïque, en Colchide et à Suse apparaissent en revanche plus incertains.

Tous ces déplacements précédèrent l'installation d'Hérodote à Athènes, vers 445. Dans la cité, qui rayonnait alors sur le monde égéen, il côtoya le poète tragique Sophocle et le stratège Périclès ; sans relever d'un discours officiel, son propos

glorifia donc Athènes et ses dirigeants. Hérodote participa même à une expédition athénienne en Italie du Sud, qui aboutit à la fondation de Thourioi. L'infatigable voyageur en devint citoyen, et découvrit les communautés grecques d'Occident ; il y mourut vers 420. Tour à tour réfugié politique, explorateur et colon, Hérodote incarne l'éternelle figure de l'Ulysse méditerranéen.

Au cours de ses pérégrinations, Hérodote appliqua la méthode de l'autopsie – du grec *autopsia*, le fait de voir de ses propres yeux – fondatrice des enquêtes de terrain.

VOYAGER AVEC HÉRODOTE

Hérodote a suscité des vocations. En France, l'exemple le plus célèbre est celui du romancier et voyageur Jacques Lacarrière (1925-2005), auteur du best-seller *En cheminant avec Hérodote*. Moins connu du public francophone mais tout aussi remarquable se trouve être Ryszard Kapuściński (1932-2007). Dans *Mes voyages avec Hérodote*, ce grand reporter polonais explique comment l'historien d'Halicarnasse l'a inspiré dans son métier. La veille de son départ pour sa première mission à l'étranger – un reportage en Inde –, la directrice de son journal lui offrit une traduction polonaise des *Histoires*:

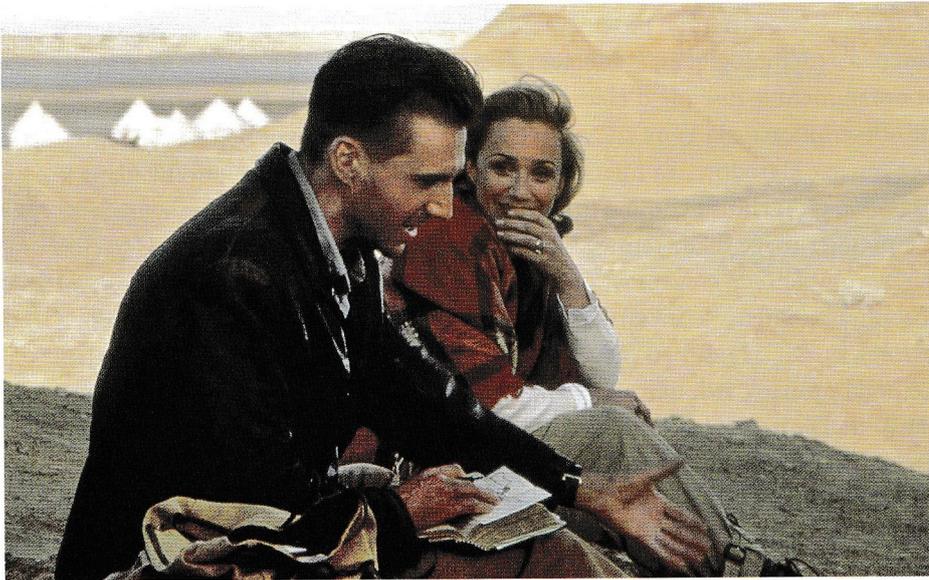
« À L'ISSUE DE CET ENTRETIEN M'ANNONÇANT MA SORTIE DANS LE MONDE, Tarłowska tendit la main vers une armoire d'où elle sortit un volume qu'elle me remit avec ces mots: «Tenez, pour le voyage.» C'était un énorme bouquin à la jaquette rigide tendue de toile jaune. Sur la première de couverture, je lus le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage imprimés en lettres dorées: Hérodote, HISTOIRES. »

Ryszard Kapuściński,
Mes voyages avec Hérodote, p. 17.

S'il connaissait de nom l'auteur grec, Kapuściński ne s'y était encore jamais plongé: sa lecture, entamée dans l'avion pour New Delhi, fut une révélation. Hérodote l'accompagna dès lors dans tous ses déplacements, le journaliste y puisant des parallèles entre le monde antique et celui qu'il racontait à ses lecteurs. Dans deux études littéraires, Magali Soulatges a mis en lumière les processus de «réfraction» de l'œuvre d'Hérodote dans les écrits de Kapuściński. Son reportage sur l'Iran à l'époque du Shah se serait ainsi inspiré de la présentation du monde perse par Hérodote. Des «réfractions» analogues s'observent dans *L'Homme flambé*, un roman de l'auteur canadien Michael Ondaatje. Adapté au cinéma sous le titre *Le Patient anglais* (1996), le livre raconte la passion fatale d'un explorateur, László de Almásy, pour Katherine, l'épouse de Jeffrey, un cartographe britannique. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les deux amants se rencontrent dans les déserts d'Afrique du Nord. Hérodote est déterminant dans leur rapprochement: Katherine le lit à haute voix au bivouac, en particulier le passage sur Candaule. En Lydie, ce souverain aurait été si fier de la beauté de sa femme qu'il aurait proposé à Gygès, le capitaine de ses gardes,

Ses observations furent ensuite consignées dans un ouvrage, dont les premiers mots sont restés fameux :

« Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son enquête [*historia*], afin que le temps n'abolisse pas les travaux des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares, ne tombent pas dans l'oubli; et il donne en particulier la raison du conflit qui mit ces deux peuples aux prises. » (*Histoires*, Préambule, trad. A. Barguet, Pléiade.)



Dans le désert, les amants réunis par Hérodote.

Katherine (Kristin Scott Thomas) et Almásy (Ralph Fiennes), avec un exemplaire des *Histoires* sur les genoux. Anthony Minghella, *Le Patient anglais*, Miramax, 1996.

de la lui montrer nue; fasciné, Gygès aurait alors assassiné Candaule pour s'emparer de son trône et de son épouse (Hdt. I, 7-14). Dans le roman comme dans le film, cette référence renvoie au triangle amoureux formé par Katherine, Jeffrey et Almásy. Celui-ci range en outre ses notes de terrain dans un exemplaire d'Hérodote, qui tient un rôle clé dans l'intrigue. Il

faut dire qu'Almásy – librement inspiré d'un authentique aventurier – se déplace beaucoup: Hongrois, il travaille avec des Britanniques, avant d'être ballotté d'un camp à l'autre lors de la Seconde Guerre mondiale, de l'Égypte à l'Italie; il n'est donc pas exclu que la lecture d'Hérodote, archétype de l'écrivain voyageur, donne du sens à son errance.

Le propos orchestre une opposition entre les Grecs et les Barbares, ceux qui ne parlaient pas le grec (chapitre XIII, Atelier de l'historien). Cette dichotomie culmine à la fin de l'œuvre, dans le récit des guerres médiques, entre l'Empire achéménide et les cités grecques (chapitre II). La mention des « grands exploits » évoquait l'univers épique de l'*Illiade*; mais en précisant que ceux-ci avaient été « accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares », l'auteur mettait les différents peuples à égalité, preuve de son insatiable curiosité et de son rôle de passeur culturel.

Hérodote était l'héritier de l'école ionienne des logographes ; en Asie Mineure, ces rédacteurs de discours en prose (*logoi*) avaient raconté l'histoire de leur région, en mêlant récits mythologiques, événements historiques et descriptions géographiques. Il fut notamment le disciple d'Hécatee de Milet, auteur d'une *Périégèse*, c'est-à-dire d'une « description de la Terre ». Cette œuvre majeure, désormais perdue, fut reprise et corrigée par Hérodote. Sa filiation vis-à-vis des logographes se retrouve dans le mot *historia*, qu'il choisit comme titre en l'employant sous la forme ionienne *historiè*. Le premier usage de ce terme s'observa chez un philosophe ionien, Héraclite d'Éphèse, un penseur rangé *a posteriori* dans la catégorie des « présocratiques », les philosophes antérieurs à Socrate. Héraclite définissait l'*historiè* comme la volonté d'observer le monde pour en percer les secrets. Hérodote appliqua donc au passé la méthode prônée par le philosophe à l'égard de la nature (*physis*). *Historia* dérivait aussi de l'*hístôr*, un personnage qui, dans les poèmes homériques, recueille les différents points de vue avant de trancher un différend entre deux partis (*Iliade*, XVIII, 498-503). Or, telle était la démarche d'Hérodote : collationner les témoignages (*tekmeria*) pour les présenter le plus objectivement possible au lecteur ; le cas échéant, l'historien émettait un jugement, fondé sur son propre raisonnement, sa *gnômè*. Son développement sur les origines du culte d'Héraclès constitue à ce titre un bon exemple.

En Égypte, Hérodote s'intéressa à la triade formée par le dieu Amon, la déesse Mout et leur fils Khonsou, qu'il assimilait respectivement à Zeus, Alcmène et Héraclès. Interpellé par l'éventuelle origine égyptienne du culte de ce dernier, Hérodote interrogea différents prêtres égyptiens, sans obtenir d'information satisfaisante. Il décida alors de se rendre à Tyr, en Phénicie, car il avait entendu dire que cette cité – aujourd'hui au Liban – abritait un sanctuaire de Melqart, un dieu que les Grecs assimilaient à Héraclès. Sur place, Hérodote questionna les prêtres sur l'origine de cette divinité, mais « eux non plus n'étaient pas d'accord avec les Grecs » (II, 44). Loin de se décourager, Hérodote poursuivit son enquête et découvrit, dans la même cité, un autre sanctuaire consacré à un Héraclès dit « Thasien ». Cette épiclèse – une épithète accolée à un nom de dieu – rattachait le héros à Thasos ; Hérodote se rendit donc sur cette île, située au nord de l'Égée :

« Je suis allé également à Thasos : j'y ai trouvé un sanctuaire d'Héraclès fondé par les Phéniciens qui, partis à la recherche d'Europé, colonisèrent Thasos ; et ces événements sont antérieurs, antérieurs de cinq générations à la naissance en Grèce d'Héraclès fils d'Amphitryon. Les résultats de mes recherches font donc clairement ressortir qu'Héraclès est un dieu ancien. » (Histoires II, 43-44, trad. Ph.-E. Legrand, CUF)

Hérodote conclut ainsi à l'antériorité du culte phénicien d'Héraclès par rapport à son équivalent grec. Sa méthode est déroutante et ses prémisses contestables ; elle témoigne néanmoins de son énergie à résoudre une énigme, sans s'encombrer d'aucun préjugé religieux ou régional.

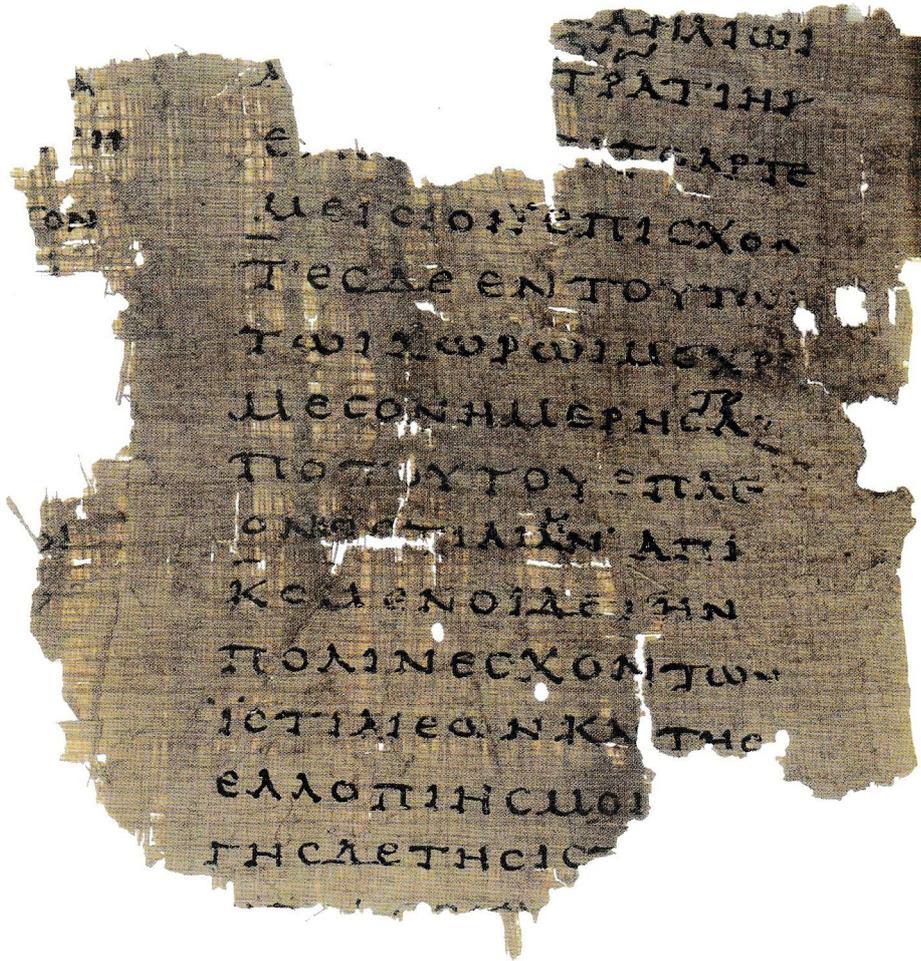
Le père de l'histoire

Sinueuse, l'écriture d'Hérodote dérouté le lecteur non averti. Il faut savoir que les *Histoires* n'étaient pas faites pour être lues du début à la fin, mais pour être écoutées : composées entre 440 et 420, elles firent l'objet de récitations à Athènes, Thèbes et Olympie. Ces lectures publiques enchaînaient une série de récits (*logoi*) entrelacés les uns aux autres, chacun ayant sa cohérence propre, ses effets d'attente et sa chute ; à ce titre, l'histoire de l'anneau de Polycrate est révélatrice. Au VI^e siècle, Polycrate, tyran de Samos, était au faîte de sa puissance. Mais son ami, le pharaon Amasis, redoutait que sa félicité n'excitât la jalousie divine ; pour s'en prémunir, il lui suggéra d'abandonner son bien le plus cher. Le choix de Polycrate se porta sur une bague en or sertie d'une émeraude, qu'il précipita à la mer. Quelques jours plus tard, un pêcheur offrit au tyran un poisson magnifique ; en l'ouvrant, ses serviteurs y retrouvèrent le bijou, funeste présage :

« L'idée vint à Polycrate que l'événement était d'origine divine ; il consigna par écrit dans une lettre tout ce qu'il avait fait et tout ce qui lui était arrivé, et, cette lettre écrite, chargea quelqu'un de la porter en Égypte. Ayant lu la lettre, Amasis comprit qu'il était impossible à un homme de soustraire un autre homme à l'avenir qui lui était réservé par le sort, et que Polycrate, heureux en tout, lui qui retrouvait même ce dont il se défaisait, ne devait pas avoir une bonne fin. »
(Hérodote, *Histoires* III, 42-43, trad. Ph.-E. Legrand, CUF)

Polycrate finit crucifié par les Perses. Cette mort cruelle accentua la dimension morale d'une histoire appelée à rester célèbre : du Romain Cicéron au romantique allemand Schiller, l'anneau en vint à symboliser le destin inexorable. L'anecdote est typique des digressions qui interrompent le fil du récit d'Hérodote : elle s'intercale entre la description de la conquête perse de l'Égypte et un développement sur l'influence spartiate en Asie. Ces parenthèses se rapportent souvent à des épisodes légendaires : depuis l'Antiquité, elles suscitent donc la défiance des détracteurs d'Hérodote, prompts à dénoncer sa crédulité, voire sa malhonnêteté.

Les *Histoires* forment néanmoins un ensemble cohérent, divisé en deux grandes parties : tout d'abord, aux livres I à IV, une description des différents peuples du



Un extrait des *Histoires* d'Hérodote conservé sur un papyrus égyptien du II^e siècle de notre ère.

Ce papyrus a été découvert à Oxyrhynchos, en Égypte, un site fouillé à partir des années 1890 par des archéologues britanniques. Daté du II^e siècle de notre ère, il contient un passage du dernier livre des *Histoires* d'Hérodote, l'un des plus anciens à nous être parvenus. Oxyrhynchos a livré beaucoup d'extraits d'œuvres antiques, dont certaines inédites, comme la *Constitution d'Athènes* attribuée à Aristote et retrouvée en 1890. Nombre de ces textes ont été rédigés au dos de papyri documentaires remployés à des époques ultérieures, comme c'est le cas ici. La plupart ont été édités dans les *Oxyrhynchus Papyri*, dont la publication, toujours en cours, est assurée par l'université d'Oxford. *P. Oxy.* XVII (1927), 2099. Oxford, Papyrology Rooms, Sackler Library.

monde connu, organisée autour du thème de l'expansion de l'Empire achéménide ; ensuite, aux livres V à IX, un récit des guerres médiques, entre les Grecs et les Perses. Désormais canonique, ce découpage ne fut pas le fait d'Hérodote mais des grammairiens qui en harmonisèrent les copies. Au III^e siècle, au sein de la bibliothèque d'Alexandrie, ceux-ci travaillaient dans le *Mouseion*. Lointain ancêtre de nos musées, cet établissement culturel était consacré aux neuf Muses, des déesses rattachées aux arts libéraux. Les érudits y divisèrent les *Histoires* en neuf livres, les nommant d'après ces divinités ; ils s'inspirèrent des premiers vers de l'*Odyssée*, où le poète s'était placé sous le patronage de Mousa, la Muse. L'entreprise relevait d'un savant jeu d'intertextualité, qui faisait d'Hérodote l'égal d'Homère ; elle constituait pourtant un contresens par rapport à la logique inhérente aux *Histoires*. L'œuvre s'ouvre en effet sur le nom de l'auteur, sans que celui-ci ne revendique aucun maître : « Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son enquête. » À la différence d'Homère, Hérodote ne se disait pas animé par les dieux ; et contrairement aux poètes de son temps, il ne répondait pas non plus à la commande d'un puissant et écrivait en prose.

Les Grecs n'eurent pas la primeur du discours sur les temps anciens : bien avant eux, Égyptiens et Mésopotamiens avaient rédigé des annales royales et des chroniques. Mais celles-ci ne s'étaient jamais présentées comme des enquêtes indépendantes et réflexives. L'entreprise d'Hérodote marquait donc l'émergence d'un mode d'analyse critique du passé ; en cela, l'auteur apparaît bien comme « le père de l'histoire », un titre que lui décerna l'orateur latin Cicéron, au I^{er} siècle. En s'intéressant à l'espace des sociétés humaines, Hérodote agit en outre en géographe, raison pour laquelle une revue de géographie porte aujourd'hui son nom. Sa démarche était symptomatique de la « révolution du savoir » (*Revolution of Wisdoms*), une formule par laquelle l'historien des sciences Geoffrey Lloyd caractérise la naissance du monde grec classique. À l'aune du *logos* – à la fois parole et raison –, maîtres et disciples se mirent à enseigner et débattre ; ils se constituèrent ainsi moins en clergés qu'en écoles, leurs connaissances progressant par le dialogue. Dans le même temps, les citoyens s'engagèrent dans leurs cités, dont les assemblées délibératives devinrent l'âme institutionnelle.

L'historien parfait en Chine

Au VIII^e siècle, sous la dynastie des Tang, un historien de l'empire, ne se sentant pas reconnu à sa juste valeur, conçut un manuel sur l'écriture de l'histoire, qui est une véritable leçon de méthode.

Par Damien Chaussende

Dans la Chine médiévale, l'histoire est une discipline reine, à laquelle les souverains, leurs ministres et les lettrés-fonctionnaires qui administraient le pays ont accordé une importance capitale. Conçue comme un guide pour l'élite au pouvoir, elle était un miroir qui, renvoyant l'image d'une société plus ancienne, devait permettre au prince et à ses relais de mieux accomplir leur mission.

Si l'histoire en Grèce et à Rome procède d'une « enquête » (*historia*) visant à établir la vérité des faits, en Chine elle est liée à l'acte d'écrire et à la figure de celui qui, dans la Chine archaïque, maîtrisait l'écriture, le scribe, qui est le sens fondamental du terme clé *shi*. Ce mot s'est enrichi au cours des siècles du sens d'annaliste, d'historien, de texte historique et enfin d'histoire. *Shi* a ainsi désigné au départ un agent administratif et a fini par s'appliquer aux écrits qu'il produisait. L'acte d'écrire l'histoire est en Chine intimement lié à l'État, et celui-ci exerce une sorte de magistère sur l'histoire, puisque ceux qui l'écrivent n'en sont jamais véritablement indépendants.

Un bureau spécifique

Soucieuses de la trace qu'elles allaient laisser pour la postérité et voulant inscrire leur légitimité successorale par rapport aux dynasties précédentes, les élites politiques chinoises se sont beaucoup préoccupées d'histoire. Aussi, très tôt, le pouvoir impérial, prenant modèle sur les institutions royales et seigneuriales qui l'avaient précédé, a-t-il créé des institutions afin d'encadrer l'activité historique et faire écrire l'histoire telle que lui-même souhaitait la voir écrite.

Le souverain s'entoura d'abord de greffiers et d'annalistes, chargés de prendre en note les audiences et les débats qui se font en sa présence, produisant des *Chroniques de cour* (*qiju zhu*), le



L'AUTEUR
Chargé de recherche au CNRS, Damien Chaussende a notamment publié *La Chine au XVIII^e siècle. L'apogée de l'empire sino-manchou des Qing* (*Les Belles Lettres*, 2013), et dirigé avec François Martin le *Dictionnaire biographique du Haut Moyen Age chinois* (*Les Belles Lettres*, 2020).

premier stade de l'écriture de l'histoire officielle. Les plus anciennes mentions de ce type de textes datent des Han postérieurs (25-220). Il fallut ensuite attendre près de cinq siècles et le règne de l'empereur Taizong des Tang (627-649) pour qu'un organe administratif, le Bureau de l'histoire (*shiguan*), soit formellement mis en place.

Ce Bureau fut installé au cœur même de la Cité interdite (le palais impérial), à Chang'an, la capitale, non loin des salles où le souverain recevait ses ministres en audience. En plus de personnels affectés à ce Bureau de façon subsidiaire, on y dénombrait une soixantaine de fonctionnaires, dont presque la moitié de copistes.

Ce Bureau, sorte de nœud administratif, devait recevoir des informations provenant de diverses autres institutions métropolitaines ou provinciales et avait pour fonction principale de produire des textes historiques, comme le montre cet extrait de l'*Ancienne Histoire des Tang*, composée vers 945 : « *Les fonctionnaires-historiens [du Bureau] sont chargés de la compilation de l'histoire de la dynastie en cours. Ils ne doivent pas émettre d'éloges indus, ni dissimuler le mal, mais doivent rapporter les faits sans détour. Doivent être considérés les augures du ciel, de la terre, du soleil et de la lune, la répartition des montagnes, des cours d'eau,*

Décryptage

Spécialiste de la Chine, Damien Chaussende a traduit pour la première fois dans une langue occidentale, en l'occurrence le français, un texte écrit au début du VIII^e siècle par Liu Zhij, un historien fonctionnaire au service des empereurs Tang. Dans son *Traité de l'historien parfait*, une œuvre sans équivalent à l'époque, il livre ses réflexions sur la manière dont l'histoire devait être écrite. Ce faisant, il dévoile les arcanes de l'historiographie officielle et fait mention d'environ 300 textes historiques pour la plupart perdus.

MOT CLÉ

史

Shi

Ce terme désigne d'abord le scribe, celui qui en Chine archaïque maîtrisait l'écriture. Au cours des siècles, le mot a ensuite désigné l'annaliste, l'historien, le texte historique et enfin l'histoire.



L'art de l'écrit

Cette peinture du xv^e ou xvi^e siècle représente un lettré des Han, Fu Sheng, venu remettre à un fonctionnaire un ouvrage historique ayant échappé au grand autodafé du premier empereur. Ci-dessus : un pot à pinceaux du xviii^e siècle finement décoré.

des fiefs et des territoires, les préséances dans les lignées de descendances supérieures et inférieures, les affaires rituelles et militaires, les récompenses, les châtements, les prospérités et les déclins. Les historiens doivent se fonder sur les Chroniques de cour et sur les recueils administratifs afin de constituer des Chroniques véridiques composées sous forme annalistique et respectant les principes de l'éloge et du blâme. Lorsqu'elles seront achevées, elles seront conservées dans un dépôt officiel. »

L'histoire de la dynastie en cours et les *Chroniques véridiques* sont les deux spécialités, pour ainsi dire, du Bureau de l'histoire. Les

secondes sont des annales de règnes d'empereurs. C'est la première mise en forme des documents bruts reçus par le Bureau de l'histoire. Contrairement aux *Chroniques de cour*, qui sont des notations factuelles très sèches, c'est le premier texte historique à respecter le sacro-saint principe chinois « de l'éloge et du blâme », selon lequel l'historien a la lourde tâche d'émettre un jugement moral sur les hommes dont il rapporte les discours et les actes. Les *Chroniques véridiques* comportent également des biographies d'hommes éminents, placées dans les annales à la date de leur mort. Ce type de textes ▶▶▶

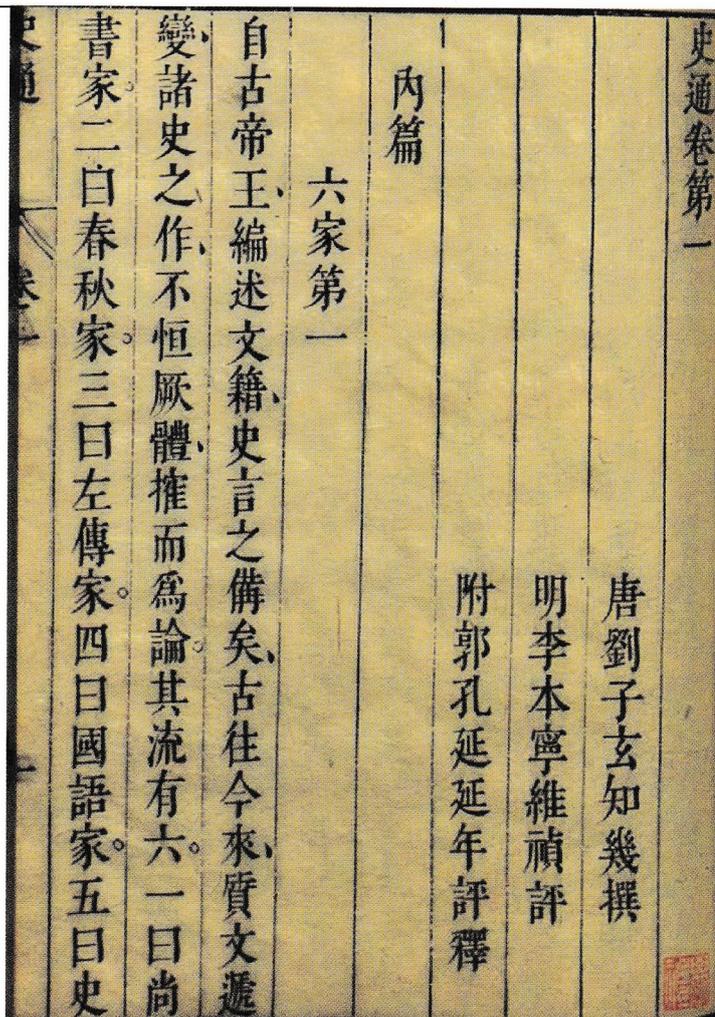
►►► existait avant les Tang, mais les souverains de cette dynastie furent les premiers à les faire compiler de manière systématique. Une tradition qui s'est maintenue jusqu'à la fin de l'empire en 1911, les archives de Chine les ayant conservés pour des deux dernières dynasties, celles des Ming (1368-1644) et des Qing (1644-1911).

L'autre tâche du Bureau de l'histoire était de faire l'histoire de la dynastie en cours. Régulièrement mise à jour, elle formait le fondement de l'histoire officielle publiée sous le règne de la dynastie suivante. La tradition historiographique chinoise a ainsi donné naissance à un corpus de 24 histoires qui sont, pour les périodes antérieures à la dynastie des Song (960-1279), les sources textuelles principales des historiens de la Chine.

Liu Zhiji, un fonctionnaire mécontent

Au tournant des VII^e et VIII^e siècles, un agent du Bureau de l'histoire, Liu Zhiji (661-721), envoya une lettre de démission à ses supérieurs dans laquelle il pointait les dysfonctionnements de cette institution. Si sa démission ne fut pas acceptée, sa lettre qui, par chance, nous a été transmise¹, donne à voir la situation concrète au sein du Bureau à l'époque de l'auteur et offre ainsi un contrepoint exceptionnel aux descriptions institutionnelles habituelles. On y apprend en effet que les rouages du Bureau n'étaient pas aussi bien huilés que le laissent entendre les sources officielles, qui ont tendance à livrer une image idéalisée des institutions.

Dans sa lettre au style très vivant Liu Zhiji considère que cinq obstacles majeurs ont nui à son travail. Premièrement, il déplore la rédaction collective des ouvrages d'histoire, qui constitue selon lui un frein à la créativité et au travail d'écriture lui-même. Avant la dynastie des Tang, les histoires officielles étaient la plupart du temps l'œuvre d'un seul auteur auquel l'empereur passait commande. La bureaucratiation a eu pour effet pervers d'anémier les énergies : « *Chaque fois que nous nous apprêtons à décrire un événement ou*



Manuel Première page d'une édition du *Traité de l'historien parfait* de Liu Zhiji (661-721), imprimée sous la dynastie des Ming (1368-1644).

DANS LE TEXTE

Le cri du cœur d'un incompris

« J'avais beau obtempérer tant bien que mal, hélas, j'étais pourtant toujours en butte à la détestation de ces fonctionnaires-historiens. Je remplissais certes ma fonction, mais je ne suivais pas ma voie. J'étais utile à mon siècle, mais je ne réalisais pas mes belles aspirations. J'étais étouffé dans mon insatisfaction, ma colère était solitaire, car je n'avais nul lieu où exprimer ce que j'avais sur le cœur. Mais je craignais qu'à m'enfermer dans le mutisme et à cesser d'écrire personne ne me comprenne après ma mort. Aussi démissionnai-je de mes fonctions pour aller composer à titre privé mon *Traité de l'historien parfait* afin de faire connaître mes idées. »

Autobiographie de Liu Zhiji, dans *Traité de l'historien parfait*, texte présenté, traduit et annoté par Damien Chaussende, Les Belles Lettres, 2014, pp. 270-271.



Liu Zhiji Sur cette représentation tardive l'historien qui a transmis ses réflexions sur la manière dont devait être écrite l'histoire est vêtu en fonctionnaire de la Cour.

noter un discours, nous posons nos pinceaux, nous nous observons les uns les autres, et réfléchissons le pinceau dans la bouche. Même quand nos têtes seront chenues, nous n'aurons toujours rien écrit. »

Deuxièmement, il note que les historiens ont désormais toutes les peines du monde à réunir leur matière, qu'ils doivent chercher par eux-mêmes, alors qu'auparavant les registres officiels et les *Chroniques de cour* leur étaient transmis directement et étaient par ailleurs bien tenus : « Si l'on souhaite se renseigner sur les coutumes locales des provinces et des commanderies, les observations qu'on nous transmet ne sont pas complètes. Lorsqu'on veut enquêter auprès du Secrétariat impérial sur l'évolution de la politique, on y trouve rarement les registres dont on a besoin. Dans de telles conditions, même si un nouveau Confucius s'élevait parmi nous, il manquerait nécessairement de largeur de vue ! »

Troisièmement, il n'y a plus de secret professionnel au sein du Bureau : les langues se délient trop vite et tout se sait rapidement. Lorsqu'une histoire était composée par un auteur unique, le public n'en avait connaissance qu'après la présentation de l'œuvre au souverain. Sous les Tang, la multiplication des agents favorise une « fuite » des informations : « Actuellement notre Bureau comprend autant d'historiens que d'arbres dans une forêt, aucun d'eux ne garde le silence et tous

« Les rédacteurs n'ont aucune directive à suivre. Assis à ne rien faire, ils attendent que le temps passe » (Liu Zhiji)

parlent à tort et à travers. Lorsqu'on commence à écrire quelque chose, à peine a-t-on rédigé ne serait-ce qu'une phrase critique que toute la Cour est au courant ; le pinceau n'est pas encore posé que les hauts fonctionnaires et les lettrés déclament le passage en question. »

Quatrièmement, les instructions des supérieurs sont contradictoires : Liu Zhiji a été le témoin de luttes de factions qui ont influé, selon les personnes au pouvoir, sur l'écriture de certains textes. « Lorsque dix moutons sont gardés par neuf pâtres, il leur est difficile de suivre les instructions ; lorsqu'un pays possède trois chefs, lequel doit être écouté ? » s'interroge-t-il.

Enfin, cinquièmement, Liu Zhiji regrette que les responsables n'accomplissent pas correctement leur travail de répartition des tâches, si bien que les rédacteurs sous leurs ordres ne font rien. « Répartir le travail consiste à attribuer telle table, tel chapitre, telle biographie, telle monographie à tel fonctionnaire. [...] Or comme les supérieurs ne distribuent pas les tâches, les rédacteurs n'ont aucune directive à suivre. Ils emploient leur temps à rivaliser en érudition, ils sont désinvoltes face à leur travail et se renvoient la responsabilité. Assis à ne rien faire, ils attendent que le temps passe. »

DANS LE TEXTE

Choisir ses sources

« C'est parce que l'on réunit de nombreuses fourrures que des robes précieuses nous tiennent chaud. C'est parce que l'on assemble de nombreuses pièces de bois que de vastes bâtiments peuvent être édifiés. Depuis l'Antiquité, les lettrés qui explorent les antres, les caches et les montagnes à la recherche de documents ainsi que les gentilshommes qui ont sur eux crayons et tablettes sont toujours à l'affût de propos divers et variés ; ils rassemblent les paroles des uns et des autres et peuvent ensuite en faire un ouvrage original qui se transmettra sur des générations. »

Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait*, texte présenté, traduit et annoté par Damien Chaussende, Les Belles Lettres, 2014, p. 104.

Globalement, c'est la rédaction collective de l'histoire que l'auteur critique. Cette bureaucratization ne le convainc pas et il préfère de loin les ouvrages individuels du passé, les ouvrages qui sont « l'œuvre d'un seul auteur » et « ont fait école », comme les *Mémoires historiques* de Sima Qian (1^{er} siècle av. J.-C.) ou l'*Histoire des Han* de Ban Gu (1^{er} siècle ap. J.-C.), les deux premières histoires officielles de la Chine.

Il y a sans doute beaucoup de rancœur dans ces critiques, et l'on sent, à la lecture des œuvres de Liu Zhiji, que cet historien n'a pas eu la carrière qu'il aurait voulu avoir, ni l'œuvre dont il rêvait. Il a cependant laissé à la postérité un traité qui, bien que n'ayant eu à peu près aucune influence sur l'écriture de l'histoire officielle en Chine tant les positions défendues par l'auteur sont radicales, permet de mieux comprendre les conceptions de l'histoire qui prévalaient à cette époque.

Un ouvrage unique au monde

Publié dans les années 710, le *Traité de l'historien parfait* (*Shitong*) est pour Liu Zhiji un exutoire où il déverse tout à la fois sa colère, ses frustrations et son érudition. Comme il l'explique lui-même dans sa préface, il a réuni thématiquement ses notes de lecture d'ouvrages historiques, qu'il commente et évalue, pointant ici les réussites et là les défauts. Au total, ce sont environ 300 textes qu'il évoque de son pinceau acerbe, rares étant les ouvrages répondant à ses attentes. Ainsi, plutôt qu'un *Comment il faut écrire l'histoire* à la manière de Lucien de Samosate, le *Traité* est un *Comment aurait-on dû écrire l'histoire* qui dessine, en creux, les écueils à éviter et les modèles à reproduire.

Les 49 chapitres principaux de l'ouvrage traitent aussi bien des genres historiques, des grandes parties qui composent les histoires officielles (annales impériales, biographies de personnalités exemplaires, monographies thématiques) que, entre autres thèmes, du choix de la matière, de la délimitation du sujet, des appellations, de l'imposition des sources ou de la narration des faits. Liu Zhiji y offre également une histoire des histoires officielles ainsi qu'un historique des ►►►

Note

1. Il l'a insérée dans le dernier chapitre de son *Traité de l'historien parfait*, « Les temps défavorables ». Voir la traduction dans Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait*, texte présenté, traduit et annoté par Damien Chaussende, Les Belles Lettres, 2014, pp. 277-288.



Sima Qian

Le fameux historien de la Chine des Han (v. 145-86 av. J.-C.) fut le premier à écrire une histoire comportant des annales impériales, des biographies de grands personnages, des tableaux et des traités monographiques (illustration, 1609).

►►► différentes charges d'annaliste ayant été instituées à la Cour depuis les origines.

Pour l'historien de la Chine, cet ouvrage, unique au monde à cette époque, est utile à deux titres. Il contient d'une part des idées générales, qui ne sont pas propres à l'auteur. Non seulement diverses informations sur l'écriture de l'histoire en Chine à cette époque sont regroupées dans un seul texte, mais aussi certains thèmes, définitions ou méthodes, apparaissant de manière implicite dans les sources plus anciennes, sont ici clarifiés. Liu Zhiji accorde par exemple une très grande attention aux questions d'appellation. Ainsi, selon lui, désigner par le terme « empereur » un souverain non légitime est une faute grave, mais l'utiliser pour l'ancêtre fondateur d'une dynastie reconnue est un devoir. C'est au fond l'articulation entre la forme des œuvres historiques (structure, vocabulaire, hiérarchisation des données) et le fond (légitimité politique, exemplarité des personnes traitées) que Liu Zhiji met en lumière au long de son texte.

Un plaidoyer pour l'histoire

Mais, comme le montre sa lettre de démission, Liu Zhiji avait sa propre façon d'envisager l'écriture de l'histoire tout comme il s'opposait sur bien des points à ce qu'il vivait au quotidien.

Pour Liu Zhiji, l'historien officiel a un rôle capital à jouer au sein de l'État et du gouvernement, parce qu'il fait et défait les réputations. L'histoire étant en Chine un outil d'édification, un réservoir de précédents à éviter ou au contraire à imiter, c'est une lourde responsabilité qui pèse sur ses épaules : « *Dans la vie d'un homme, déclare Liu Zhiji, il y a des moments de sagesse et des moments d'égarement. Si les vices qu'il a commis peuvent servir de mise en garde aux générations futures et que ses vertus peuvent être exposées à la postérité, mais que son nom est oublié le jour de sa mort, à qui en revient la faute ? C'est celle de l'historien.* » Ainsi, le *Traité* est à la fois un plaidoyer pour l'histoire et une façon de mettre en valeur le statut de l'historien qui, depuis l'institution du Bureau de l'histoire, n'est plus qu'un rédacteur anonyme noyé dans la masse des agents administratifs de l'État. L'historien doit être non seulement honnête dans sa démarche, mais être lui-même un modèle de moralité, puisqu'il est un juge et prononce à ce titre des sentences sur ceux dont il écrit l'histoire. Liu Zhiji ne manque pas d'ailleurs dans ses écrits de critiquer des devanciers malhonnêtes ou ceux qui n'ont pas su résister aux pressions politiques ; de l'autre côté, il porte au pinacle les auteurs qui n'hésitèrent pas à

Taizong au travail

Cette peinture montre l'empereur Taizong des Tang (627-649) examinant un manuscrit. C'est lui qui institua le Bureau de l'histoire dans lequel œuvra Liu Zhiji quelques décennies plus tard. Il fut considéré comme un souverain modèle et apporta beaucoup à la stabilisation des Tang.



mettre leur vie en jeu afin d'écrire l'histoire « sans détour », quitte à déplaire au souverain.

Le maître mot de Liu Zhiji sur le plan du style et de la narration est la concision. Il pourfend presque à chaque page de son *Traité* les œuvres boursouflées, les chapitres inutiles, les phrases grandiloquentes mais vaines et plus généralement le verbiage. Par ailleurs, en plus de consacrer un chapitre entier au sujet (« Prolixité et concision »), il donne dans une autre section (« Désignation des passages encombrants ») des conseils pratiques. Le chapitre en question est purement illustratif : Liu Zhiji a choisi, dans diverses œuvres, des passages qu'il donne *in extenso* dans son texte et qu'il propose de tronquer ici et là en désignant les caractères chinois concernés au moyen de points (l'équivalent d'un soulignement). Après chaque texte, il indique le nombre de caractères supprimés ou ajoutés – ces derniers étant destinés à faire le lien entre les phrases tronquées. Dans ce même chapitre on trouve un passage plus explicite encore sur la manière de faire des coupes dans les textes que l'on cite : « *Lorsqu'il se trouve des décrets ou des avis officiels, les historiens devraient ne prendre qu'un dixième du contenu au plus. Ainsi, pour le décret suivant de l'empereur Yuan des Han :* [suit le décret composé

Réduire le nombre de phrases est une opération fondamentale que doit savoir maîtriser l'historien

de 135 caractères], *Xun Yue, dans ses Annales des Han, l'abrège ainsi :* [suit le décret abrégé, composé de 54 caractères]. *Dans les autres extraits qu'il cite, cet auteur procède de la même manière.* »

Réduire le nombre de phrases et diminuer le nombre de mots sont pour Liu Zhiji les deux opérations fondamentales que doit savoir maîtriser l'historien. Composer un texte historique dans la Chine traditionnelle ne signifie pas faire œuvre à la manière de Tite-Live à Rome ou de Thucydide à Athènes. Les historiens chinois ne créent pas une œuvre, ils n'écrivent pas leur texte d'un bout à l'autre : le plus souvent, ils recopient dans leurs sources les passages qu'ils jugent utiles à leurs propos. Cette méthode est une sorte de « découper-coller » et un ouvrage historique chinois n'est en définitive que le dernier état d'une longue lignée d'écrits sur la période traitée, une mosaïque adroitement composée par l'auteur, qui, en sélectionnant la matière et en la réorganisant, imprime à son texte sa propre vision du sujet. On comprend ainsi toute l'importance des deux opérations mises en lumière par Liu Zhiji : « *Réduire le nombre de phrases est aisé, mais réduire le nombre de mots est une tâche difficile. Celui qui saisit parfaitement l'esprit [de ces opérations] peut commencer à parler d'histoire.* »

DANS LE TEXTE

« Grande est la valeur de la concision »

« L'excellence d'une histoire dynastique réside dans l'habileté de l'auteur à narrer les événements, et dans cette narration, ce qui importe le plus est la concision. Grande est la valeur de la concision ! [...] Dans la *Chronique des printemps et automnes*, il est écrit : "Il tomba cinq rochers à Song." On sait par là qu'il y eut une chute, qu'il s'agissait de rochers et qu'il y en avait cinq. Ajouter un mot, ce serait détailler abusivement ; en retrancher un, ce serait abrégé excessivement. Chercher la voie moyenne – celle de la concision et de la raison –, voilà ce que l'on appelle réduire le nombre de mots. »

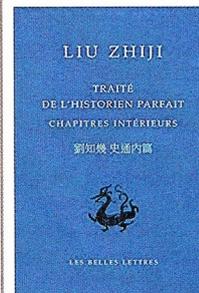
Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait*, texte présenté, traduit et annoté par Damien Chaussende, Les Belles Lettres, 2014, p. 160.

Le choix des morceaux de phrases prélevés dans les textes et les sources est crucial. Liu Zhiji non seulement passe au crible ses devanciers en ce domaine, mais il propose aussi une critique de textes anciens comme la *Chronique des printemps et automnes*, le *Classique des documents* ou le *Commentaire de Zuo*, trois ouvrages canoniques confucéens, ou de certains passages d'œuvres historiques plus tardives. Pour ce faire, il compare les versions, vérifie les références, remonte aux sources des auteurs, et semble même être parfois de fort mauvaise foi. Sa démarche révèle une grande érudition et un esprit critique bien réel. Il n'est ainsi pas étonnant qu'il fût, après des siècles d'oubli, redécouvert à l'Époque moderne, où ses idées entraient en résonance avec un vaste mouvement de critique philologique appelé la « recherche des vérifications et des preuves » (*kaozheng*), qui domina le xviii^e siècle. On s'employa alors à rééditer et commenter les textes anciens avec un œil neuf, ce qui rappelle quelque peu le mouvement humaniste en Europe à la Renaissance. Ironie de l'histoire, Liu Zhiji fut pris, à cette époque, à son propre jeu dans sa guerre contre les mots de trop : au xviii^e siècle, un grand lettré et homme d'État, Ji Yun, trouva le *Traité de l'historien parfait* trop verbeux. Il en publia en 1773 une version épurée qu'il intitula *Traité de l'historien parfait*, *amputé de ses passages encombrants*...

Au début du xx^e siècle l'écriture de l'histoire telle qu'elle était pratiquée au Bureau perdit graduellement sa raison d'être avec la chute du système impérial. Un Comité fut mis en place sous la République de Chine (1912-1949) pour rédiger l'histoire officielle des Qing, mais il ne publia qu'une ébauche. A partir de 1949, sous la République populaire, le modèle assumé fut longtemps l'analyse marxiste, qui jeta un éclairage certain sur l'économie et les groupes sociaux. Depuis ces vingt dernières années l'influence occidentale, surtout américaine, se fait sentir sur la manière d'écrire l'histoire en Chine, même si certains traits traditionnels n'ont pas disparu, comme la passion pour la citation et l'érudition. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

É. Balazs, *La Bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*, Gallimard, 1968.
W. G. Beasley, E. G. Pulleyblank (dir.), *Historians of China and Japan*, Oxford, Oxford University Press, 1961.
D. Chaussende (trad.), Liu Zhiji, *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, Les Belles Lettres, 2014.



D. Twitchett, *The Writing of Official History under the T'ang*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

A. Viguier, N. Kouamé, É. P. Meyer (dir.), *Encyclopédie des historiographies. Afriques, Amériques, Asies*, vol. I, t. 1 et 2, Presses de l'Inalco, 2020 (books .openedition.org /pressesinalco/21819)

Ibn Khaldoun, pionnier des sciences sociales

Ibn Khaldoun a développé une théorie de l'histoire centrée sur les grands mouvements de la société. Une véritable pensée du développement, avec des réflexions sur l'économie qui apparaissent à la fois modernes et surprenantes.

[1] On utilise en français indifféremment les graphies Khaldoun et Khaldûn. Nous avons choisi la première mais, dans les références bibliographiques, nous avons respecté l'écriture des titres.

Ibn Khaldoun estimait que le prix doit permettre de rémunérer le producteur, le marchand et l'Etat.

Penseur exceptionnel, poète, Ibn Khaldoun ^[1] fut aussi un homme d'action, et même un aventurier, dont la carrière a été extrêmement agitée dans un contexte historique complexe, marqué par l'éclatement de l'Empire arabo-musulman. Le déclin de l'Afrique du Nord accompagnait la montée en puissance de l'Europe. Ibn Khaldoun fut, sa vie durant, déchiré entre l'action politique et le travail scientifique. Sa famille avait quitté l'Espagne au moment où la *reconquista* s'accélérait. Il a perdu ses parents, son épouse et ses enfants dans des circonstances tragiques. Voyageur et cosmopolite, il a vécu entre autres à Tunis, à Fès, à Tlemcen, à Grenade et, finalement, au Caire, mêlé de près aux rems politiques de l'époque, occupant des fonctions parfois importantes, cherchant la protection des cours, se retrouvant parfois en disgrâce et même en prison. Très tôt, il s'est donné pour ambition de comprendre et d'expliquer les événements dont il fut témoin. Ce faisant, il a édifié une théorie de l'histoire intégrant les dimensions sociales, économiques, politiques et culturelles qui annonce les grands systèmes d'explication qui seront élaborés en Europe aux XIX^e et XX^e siècles, entre autres par le marxisme et l'école des Annales.

Ses thèses sont exposées dans la longue introduction méthodologique (près de 1 000 pages), connue sous le titre de *Muqaddima*, de l'œuvre à laquelle il a travaillé pendant trente ans, *Kitâb al-'Ibar*, le *Livre des exemples*, ou *Livre des considérations sur l'histoire des Arabes, des Persans et des Berbères*. « Exemple » a un

sens plus large en arabe qu'en français et renvoie aux dimensions morales et politiques de l'ordre humain. Ibn Khaldoun est mort sans disciple, si l'on excepte l'historien El Makrizi (1364-1442), auteur de contributions importantes en économie. Son œuvre a été oubliée, y compris dans le monde arabe, jusqu'au XIX^e siècle, alors que la traduction française de la *Muqad-*



dima, par Silvestre de Sacy, a marqué le point de départ de la redécouverte d'un penseur d'exception, considéré comme un précurseur majeur des sciences sociales modernes, en particulier l'anthropologie, l'histoire et la sociologie.

Une nouvelle conception de la société et de l'histoire

Conscient de la signification et de la valeur de son œuvre, comme le sont du reste les grands penseurs sociaux, Ibn Khaldoun affirme explicitement avoir inventé, pour rendre compte de « *la nature de la civilisation et les accidents qui l'affectent* », « *une nouvelle discipline* » (page 1187) [2], la science de la société humaine. Cette science s'appuie sur des principes méthodologiques que son auteur, comme c'est souvent le cas, expose en critiquant ses prédécesseurs. Il reproche d'abord à certains d'entre eux, tel Aristote, de s'en tenir à des considérations purement théoriques, spéculatives et idéalistes. Il faut partir de l'observation des faits, contrôler et vérifier les sources. Mais en même temps, l'histoire ne doit pas se réduire, comme c'est le cas chez Hérodote ou Thucydide, à une chronique des événements. Il faut en expliquer le déroulement. Plus précisément, il faut rendre compte des grands mouvements de l'histoire, qui ne se limitent pas aux actions des décideurs, monarques et chefs d'Etat. C'est donc une conception holiste d'une histoire faite de grands mouvements sociaux qu'Ibn Khaldoun met en avant.

C'est une théorie du développement qui est proposée par le penseur arabe. Il s'agit d'expliquer comment naissent, grandissent et dépérissent les civilisations, et pourquoi certaines progressent plus rapidement que d'autres. Ibn Khaldoun n'a pas, de ces processus, une vision linéaire, mais plutôt cyclique, dans laquelle le déclin est le terroir pour la relance du processus de développement. Il faut tenir compte, pour expliquer la société humaine, de l'interaction entre les institutions économiques, sociales, politiques et culturelles, l'économie occupant une place centrale : « *Les différences entre les conditions de vie des sociétés dépendent de leurs moyens d'existence. En effet, l'organisation sociale n'est là que pour permettre aux hommes de coopérer en vue d'assurer leur existence* » (page 370). C'est pourquoi Ibn Khaldoun est parfois considéré comme un précurseur de Marx et du matérialisme historique. Friedrich Engels lui a d'ailleurs consacré un article.

Plus faible que les animaux, l'homme doit, pour survivre, se défendre par la division du travail et la coopération. Comme le disait Aristote, l'homme est un animal politique. En même temps, Ibn Khaldoun estime que « *l'injustice et l'agressivité sont inhérentes à la nature animale* » (page 465), ce qui inclut la nature humaine. Ici, Ibn Khaldoun annonce les thèses de Hobbes et de Rousseau. Un arbitrage est essentiel pour la survie de la société. Telle est la source du pouvoir, « *fonction naturelle de l'homme* » (*ibid.*). L'absence d'ordre politique mènerait inéluctablement à l'extinction de l'espèce humaine. Le pouvoir du souverain s'appuie sur l'épée et la plume, l'épée jouant le rôle principal dans la phase d'émergence des Etats.

LA THÉORIE DE L'HISTOIRE D'IBN KHALDOUN ANNONCE LES GRANDS SYSTÈMES D'EXPLICATION ÉLABORÉS AUX XIX^E ET XX^E SIÈCLES

[2] Les pages renvoient à l'édition à la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard) des œuvres d'Ibn Khaldoun.

La dialectique entre la campagne et la ville, l'ordre rural et l'ordre urbain joue un rôle essentiel dans la dynamique historique proposée par Ibn Khaldoun. Le développement commence par la campagne, caractérisée par la stabilité et la solidarité (qu'il appelle *asabiah*, « l'esprit de corps ») de l'ordre social. Cette stabilité et cette solidarité s'étiolent dans la ville, dans laquelle les citoyens en viennent nécessairement à être corrompus par la facilité et le luxe. Telle est la racine du déclin des grandes villes dans lesquelles Ibn Khaldoun a vécu. Inévitablement, après trois ou quatre générations, on assiste à un affaiblissement, puis à un écroulement de dynasties jadis brillantes et puissantes, à un écroulement de l'économie, à un retour à des conditions primitives desquelles émergera une nouvelle période de croissance.

Une vision moderne de l'économie

Plusieurs passages de l'œuvre d'Ibn Khaldoun sont consacrés à des réflexions, souvent très modernes et surprenantes, sur l'économie : marché, valeur et prix, monnaie, production, répartition, crises, fiscalité. Il y a aussi des considérations sur la démographie. Annonçant la vision des économistes classiques, mais dont on trouve déjà une formulation chez Aristote, Ibn Khaldoun estime que « *le travail est la cause de la richesse* » (page 737) et que la valeur des produits est déterminée par la quantité de travail que leur production a nécessitée. Grâce à la division du travail, la production laisse un surplus, au-delà de ce qui est nécessaire à la satisfaction des besoins essentiels, surplus générant des profits qui peuvent être accumulés, et rendent possibles le luxe et la richesse. De là émerge, par l'accroissement des revenus fiscaux, la richesse et la puissance des Etats, qui construisent citadelles et forteresses, villes et cités.

Avec le progrès de la civilisation, les prix des produits de première nécessité diminuent par rapport aux prix des biens de luxe. Dans une perspective très

Ibn Khaldoun en quelques dates

1332 : naissance le 27 mai, à Tunis, dans une famille de la noblesse arabo-andalouse.

1348-1349 : la Grande Peste extermine ses parents et le force à interrompre ses études, qu'il poursuivra par des lectures solitaires.

1351 : *L'Essentiel du Muhassal*, commentaire d'un ouvrage de théologie.

1352 : nommé chancelier par le sultan Abû Ishâq.

1354 : rejoint à Fès la cour du sultan Abû Inan, qui le nomme secrétaire l'année suivante.

1357 : soupçonné de complot, il est emprisonné pour vingt et un mois le 7 novembre.

1359 : participe à la prise du pouvoir à Fès du sultan Abû Salim, qui le nomme secrétaire personnel.

1361-1371 : diverses missions pour

les souverains des cours de l'empire almohade éclaté ; il rassemble les matériaux pour l'écriture des *Ibar*.

1372 : retour à Fès, où il se consacre à l'enseignement.

1375 : se retire en mars à Qual'at Ibn Salâma, dans le Sud algérien, où il rédige, pendant trois ans et dix mois, le *Livre I* (la *Muqaddima*) et une partie du reste du *Livre des exemples* (*Kitâb al-Ibar*).

1378 : retour à Tunis, où il se consacre à la recherche et à l'enseignement, tout en étant victime d'intrigues.

1381 : publication de la *Muqaddima* à Tunis.

1382 : installation en Egypte, d'abord à Alexandrie, puis au Caire ; enseignement et prédication à l'université Al Azhar. Il sera nommé à six reprises « *cadi* » (sorte de juge de paix).

1384 : l'épouse et les enfants d'Ibn Khaldoun périssent dans le naufrage du navire qui les ramène de Tunis à Alexandrie.

1387 : pèlerinage à La Mecque.

1388-1399 : il poursuit au Caire la rédaction des *Ibar*.

1400 : accompagne le sultan à Damas, menacé par les forces de Tamerlan.

1401 : deux mois de discussions avec Tamerlan, qui quitte Damas en mars. Récit détaillé, dans son autobiographie, de cette rencontre surréaliste entre un intellectuel et un chef de guerre sanguinaire.

1406 : Ibn Khaldoun s'éteint au Caire le 17 mars. Il est inhumé dans le cimetière des soufis.

keynésienne, Ibn Khaldoun explique comment les bas prix sont « ruineux » pour le commerce et l'activité économique (page 782). Si les prix fluctuent en fonction des conditions du marché, ceux de l'argent et de l'or, étalons de valeur, devraient demeurer stables, ce dont les organismes religieux devraient être responsables : « *L'office de la monnaie est une charge religieuse* » (page 126). Ibn Khaldoun estime par ailleurs que le prix doit permettre de rémunérer le producteur (salaire), le marchand (profit) et l'Etat (taxes), chacun de ces éléments étant déterminé par l'offre et la demande.

Taxes et impôts constituent un élément essentiel de la croissance : « *Le bureau des finances et de l'impôt est une institution indispensable du pouvoir* » (page 550). Toutefois, leur augmentation inévitable provoque un effet pervers. Avec la croissance économique, impôts et taxes augmentent au point où « *les profits escomptés ne peuvent plus être réalisés* » et « *les sujets ne trouvent plus aucun intérêt à s'adonner à des activités économiques* » (page 602), ce qui contribue au déclin des Etats. Pour le contrer, il faut modérer les impôts. Annonçant des idées qui seront développées plusieurs siècles plus tard par Smith, Malthus, Marx et Keynes, Ibn Khaldoun est ici un précurseur des économistes de l'offre, théoriciens des baisses d'impôts. Ce n'est d'ailleurs pas l'insuffisance de la demande qui, pour Ibn Khaldoun, explique le déclin des économies et des sociétés. On a pratiquement l'impression qu'Arthur Laffer l'a plagié. Les présidents Ronald Reagan et George W. Bush auraient pu appuyer sur Ibn Khaldoun leurs politiques de réduction d'impôts, sachant que le penseur musulman est très mal vu dans les milieux islamistes radicaux [3] ! ●

[3] Voir, à ce sujet, la préface à la réédition du livre d'Yves Lacoste, voir dans « En savoir plus ».

En savoir plus

Les écrits d'Ibn Khaldoun

Le Livre des exemples, tome I. Autobiographie ; Muqaddima, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2002.

Discours sur l'histoire universelle. Al-Muqaddima, Sindbad, 1997 (rééd.).

Peuples et nations du monde. Extraits des Ibar, Sindbad, 2 vol., 1995 et 1999 (rééd.).

Economie politique, Editions de la Méditerranée, 1981.

Le voyage d'Occident et d'Orient [Autobiographie], Actes Sud, 1995.

Les écrits sur Ibn Khaldoun

Ibn Khaldûn. L'homme et le théoricien de la civilisation, par Abdesselam Cheddadi, Gallimard, 2006.

Ibn Khaldoun. Un génie maghrébin, par Smaïl Goumeziane, Apollonia, 2006.

Ibn Khaldoun. Naissance de l'Histoire, passé du tiers monde, par Yves Lacoste, La Découverte, 1998 (rééd.).

La pensée réaliste d'Ibn Khaldûn, par Nassif Nassar, PUF, 1967.

« *Economic thought of Islam : Ibn Khaldoun* », par Joseph J. Spengler, *Comparative Studies in Society and History*, vol. 6, avril 1964.

Mabillon ou le métier d'historien

Marc Bloch lui a rendu hommage. C'est que, contemporain de Louis XIV et de Colbert, le bénédictin dom Mabillon a fait de l'histoire une science. On peut s'en persuader grâce à la publication d'un choix de ses œuvres*...

François Lebrun
Professeur émérite
à l'université Rennes-II

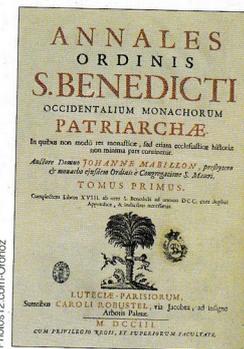
« **E**n 1681, la critique des documents d'archives est définitivement fondée » : Marc Bloch pouvait ainsi reconnaître tout ce que les historiens doivent à dom Mabillon et à son *De re diplomatica*. Mais, au fait, en quoi consiste précisément l'apport de celui qu'on a pu appeler « le Galilée de la science historique » ? La réédition de quelques-unes de ses œuvres permet de s'en faire une idée.

Né le 23 novembre 1632 dans le village de Saint-Pierremont, en Champagne ardennaise, Jean Mabillon, fils de paysans pauvres, est instruit par un oncle curé. Il poursuit ensuite des

études à l'université de Reims, avant d'entrer à l'abbaye de Saint-Rémi où il prononce ses vœux en 1654, à l'âge de 22 ans. L'abbaye fait partie des 110 établissements fondés au début du XVII^e siècle par la congrégation de Saint-Maur pour un retour aux principes bénédictins.

Au-delà du respect de la règle de saint Benoît (pauvreté individuelle, vie commune, office divin et séparation du monde), les mauristes se donnent pour tâche la mise en œuvre et la rédaction d'une histoire collective de l'Église. A cet effet, les futurs moines reçoivent un enseignement approfondi en théologie, droit et histoire ecclésiastique, mais aussi une initiation en matière de collecte et d'utilisation des manuscrits et livres répartis dans les diverses maisons de l'ordre.

En 1664, dom Mabillon est appelé à Saint-Germain-des-Prés comme



Les *Annales de l'ordre de saint Benoît*, par Mabillon.

adjoint au bibliothécaire dom Luc d'Achery ; il ne va plus quitter la grande abbaye parisienne devenue le centre des études mauristes. Il se fait remarquer en 1667 par la publication des œuvres de saint Bernard puis entreprend avec Luc d'Achery la rédaction des *Vies des saints bénédictins* dont le premier volume paraît en 1668.

Il entreprend une rigoureuse critique des sources

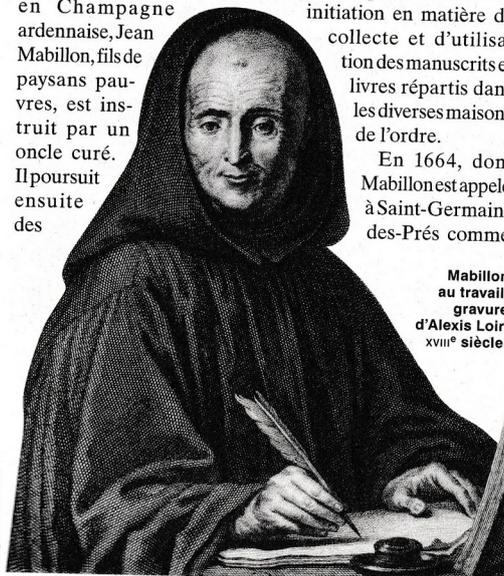
Mabillon met au point pour cette étude une véritable méthode historique. Le moine n'hésite pas en effet à mettre en question les pièces originales. C'est ainsi qu'il supprime un certain nombre de saints, dont l'authenticité n'est pas démontrée... Cette approche provoque, on s'en doute, de vives réactions. Mabillon la justifie dans ses

Brèves réflexions sur quelques règles de l'histoire (1674).

Le mauriste se méfie toutefois, aussi, de la critique systématique. Il s'élève ainsi contre le scepticisme, exagéré à ses yeux, du jésuite flamand Daniel Papebroch qui en 1674 dénonce comme apocryphes ou falsifiés presque tous les documents antérieurs à 700. Cette polémique offre à Mabillon l'occasion de publier en 1681 le *De re diplomatica*, dédié à Colbert.

« *Je me suis proposé pour la première de mes règles l'amour de la vérité* », explique le mauriste. C'est par « amour de la vérité » qu'il jette les bases d'une science nouvelle : la diplomatique. Celle-ci consiste en une critique externe des documents manuscrits émanant de souverains, grands féodaux ou hautes autorités ecclésiastiques afin d'établir, ou non, leur authenticité. Une fois seulement cette critique des archives effectuée peut commencer le travail de l'historien. Ce faisant, Mabillon apporte une contribution essentielle au développement de ce que l'on pourra appeler une « science historique ».

Le livre connaît tout de suite un immense succès, bien au-delà de la France, consacrant la notoriété de son auteur dans toute l'Europe des lettres. Le chancelier Le Tellier salue « l'homme le plus savant du royaume » et Colbert lui offre une pension de 2000 livres... qu'il



Mabillon au travail, gravure d'Alexis Loir, XVIII^e siècle.

NOTE

* Les *Œuvres choisies* de dom Mabillon sont publiées par Robert Laffont, dans la collection « Bouquins », 2007 ; édition établie par Odon Hurel.

Richard Giraudeau

refuse au nom de sa condition monastique.

Cela n'empêche pas les attaques. La plus importante vient de l'abbé de Rancé. En 1683, l'intraitable réformateur de la Trappe condamne avec violence l'activité intellectuelle des religieux, qu'il juge contraire à l'idéal monastique. Mabillon répond dans son *Traité des études monastiques* (1691) : il y prêche en termes mesurés en faveur du travail intellectuel des moines. La querelle, à laquelle Bossuet se trouve mêlé, s'apaisera à la suite d'une visite de Mabillon à la Trappe en 1693.

Entre-temps, l'infatigable moine poursuit son « travail de bénédictin », notamment les six volumes des *Annales ordinis sancti Benedicti* et de



Schweinfurt Museum - AKG

Un infatigable « travail de bénédictin »...

nombreux traités sur la liturgie, les superstitions, le culte des saints et des reliques. En marge de son travail quotidien, il entretient une énorme correspondance avec les savants de l'époque, clercs et laïcs. Et il effectue de longs voyages qui le mènent en Allemagne, en Suisse, en Italie, partout étudiant, copiant, éventuellement collectant les documents de toutes sortes que recèlent les abbayes bénédictines en France et à l'étranger.

Ce faisant, il enrichit la bibliothèque parisienne des mauristes, nourrit ses propres travaux et ceux de ses confrères, mais répond aussi, parfois, à la demande de Colbert. En effet, le ministre de Louis XIV a très vite compris l'intérêt des activités de Mabillon, à la fois

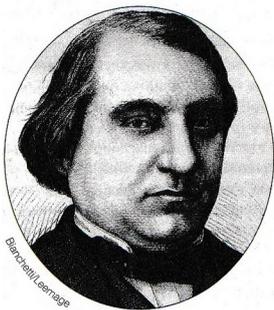
comme collecteur, au profit de la Bibliothèque royale, et comme historien, pour la plus grande gloire du roi.

Il est enterré à Saint-Germain-des-Prés

En 1701, ce savant modeste est nommé membre de l'Académie des inscriptions et médailles. Saint-Simon, toujours piquant mais bien informé, aura un mot dans ses *Mémoires* pour « ce bénédictin si connu dans toute l'Europe par sa science et par sa candeur ». Dom Mabillon meurt le 27 décembre 1707 et est inhumé dans une chapelle du déambulatoire de Saint-Germain-des-Prés. ■

« Vie de Jésus » d'Ernest Renan

La première biographie laïque du fondateur du christianisme.



L'AUTEUR

Né en 1823 à Tréguier, en Bretagne, dans un milieu modeste, orphelin de père à 5 ans, Ernest Renan est destiné dès l'enfance à la prêtrise. Mais, après avoir reçu les ordres mineurs, il se détache de la foi catholique en 1845 et renonce au sacerdoce. Il poursuit alors les études qu'il a commencées sur les langues sémitiques et devient docteur ès lettres en 1852. Puis il envisage d'écrire une *Histoire des origines du christianisme*, dont le premier volume, *Vie de Jésus*, paraît en 1863. Nommé professeur au Collège de France en 1862, il fait scandale en annonçant qu'il abordera l'étude des textes religieux d'un point de vue strictement historique et rationnel. Révoqué en 1864, il ne reprend ses cours qu'en septembre 1870. Il meurt en 1892 comblé d'honneurs par la république à laquelle il s'est rallié.

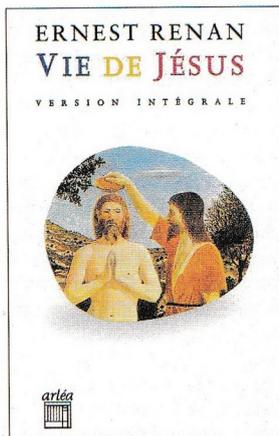
François Lebrun
Professeur émérite
à l'université Rennes-II

LA THÈSE

En écrivant sa *Vie de Jésus*, Renan entend se situer dans une perspective totalement opposée à celle des théologiens, catholiques ou protestants. Il part en effet de la négation du surnaturel : « *Par cela seul qu'on admet le surnaturel, écrit-il, on est en dehors de la science, on admet une explication qui n'a rien de scientifique, une explication dont se passent l'astronome, le physicien, le chimiste, le géologue, dont l'historien doit aussi se passer.* »

Il s'agit donc d'abord, pour lui, d'appliquer aux Évangiles les règles de la critique la plus rigoureuse et de confronter ces documents essentiels aux données les plus récentes de l'histoire, de l'archéologie, de la philologie. Ce qui l'amène à n'accorder aux trois premiers Évangiles qu'un crédit limité et à mettre en doute l'authenticité de l'Évangile de Jean.

S'appuyant sur ces documents ainsi critiqués et élagués de toutes les adjonctions ultérieures, il présente une biographie de Jésus dégagée de tout épisode miraculeux. « *Nous ne disons pas* : "Le miracle est impossible" ; *nous disons* : "Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté" ».



Le livre s'ouvre sur une description de la Palestine au début de notre ère et du milieu complexe où naquit et grandit Jésus. Il évoque ensuite pas à pas les étapes de la vie publique de Jésus, depuis la prédication en Galilée jusqu'à son arrestation, son procès, sa mort sur la croix – pages particulièrement poignantes – et sa mise au tombeau.

Résurrection et Ascension sont, cela va de soi, passées sous silence. Renan écrit seulement : « *La vie de Jésus, pour l'historien, finit avec son dernier soupir.* » Ajoutant : « *C'est en traitant de l'histoire des apôtres que nous aurons à rechercher l'origine des légendes relatives à la résurrection.* » Plein de respect et de sympathie pour son personnage, il termine sa biographie par ces mots : « *Tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus.* »

QU'EN RESTE-T-IL ?

L'écho que rencontre le livre est immédiat et considérable. Scandale, d'abord, auprès des chrétiens, qui voient dans ce texte la négation même de leur foi. Mais succès auprès d'un public formé non seulement d'incroyants, mais aussi d'indifférents, voire de croyants séduits par la rigueur de la démonstration, l'évidente sympathie de l'auteur pour son per-

sonnage, la limpidité d'un style simple, souvent émouvant, qui fait de la *Vie de Jésus* l'un des grands textes de la littérature française du XIX^e siècle.

Avec le temps, la polémique s'est apaisée. Reste l'extraordinaire nouveauté du livre : pour la première fois, la vie de Jésus était étudiée comme celle de n'importe quel personnage historique, de manière strictement scientifique.

La leçon n'a pas été perdue : les récentes avancées dans le domaine de l'histoire des premiers temps du christianisme sont directement redevables au chef-d'œuvre de Renan. Dans le même temps, le climat n'est plus celui du XIX^e siècle, la distinction entre raison et foi étant maintenant admise par tous.

Ernest Renan, *Vie de Jésus*, 1863 ;
rééd. Arléa, 2005.

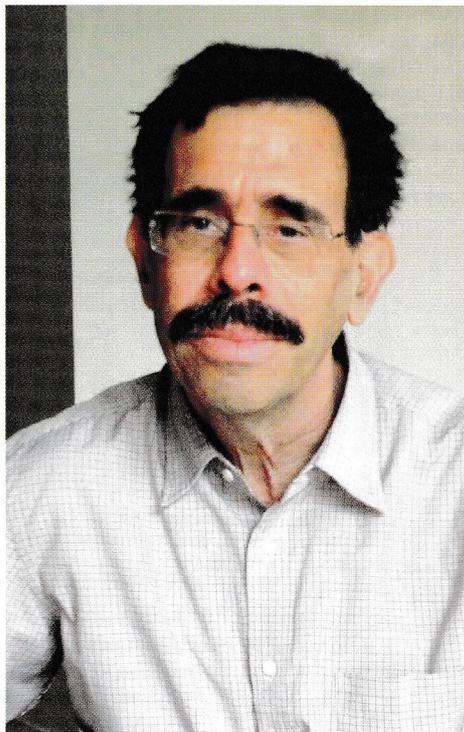
Frederick Cooper, pour un empire

Spécialiste de l'histoire de l'Afrique, Frederick Cooper est aux Rendez-vous de l'histoire de Blois pour parler des empires.

Par Juliette Rigondet*

SES DATES

1947 Naissance à New York.
1974 Premier poste de professeur à Harvard.
1977 Publication de sa thèse à Yale : *Plantation Slavery on the East Coast of Africa*.
1982 Professeur à l'université du Michigan.
1997 *Tensions of Empire* (avec Ann Laura Stoler).
2002 *Africa since 1940*. Enseigne désormais à l'université de New York.
2010 *Empires in World History* (avec Jane Burbank) édité en traduction française chez Payot en 2011.
2015 Publie chez Payot *L'Afrique dans le monde. Capitalisme, empire, État-nation* et prépare un livre sur la citoyenneté, l'inégalité et les distinctions sociales dans l'histoire mondiale.



Entrer chez Frederick Cooper, c'est entrer aussi chez Jane Burbank, bref chez un couple, et un couple d'historiens. « *Nous sommes ensemble depuis longtemps* », souffle-t-il avec la pudeur et la fierté d'un adolescent. C'était en 1974, à Harvard. Il étudiait l'histoire de l'Afrique ; elle s'intéressait à la Russie et à l'URSS.

Lorsqu'il ouvre la porte et vous salue, elle est à deux pas de lui, visage curieux et souriant. Leur pied-à-terre à Paris est un lieu chaleureux et studieux. Leurs enfants sont des livres, et des

étudiants qui ont fait des livres. Corps mince et vif, cheveux et moustache noirs en dépit de ses 68 ans, Frederick s'installe face à la table de leur salle à manger, très droit, pendant que sa compagne se retire dans son bureau. Mais le fond de musique avec lequel elle travaille est comme un fil de soie tendu entre eux.

Cela fait trente ans qu'ils passent l'été à Paris. Le reste de l'année ils enseignent à l'université de New York. Ils se suivent à l'étranger lorsqu'ils y séjournent pour donner des cours ou écrire un livre : en Chine l'an passé, et bientôt à Berlin.

C'est en 1967 que Frederick Cooper suit son premier cours sur l'Afrique, à Stanford University, en Californie. Fils de pharmacien, il vient de délaissier, pour l'histoire, les sciences « dures » auxquelles il s'était d'abord destiné – « *les mathématiques devenaient trop ésotériques pour moi* ». Ses parents, juifs new-yorkais, sont des intellectuels de gauche. On s'est toujours intéressé dans cette famille au reste du monde, à l'actualité. Et l'actualité, en 1967, est bouillante : à l'intérieur, le mouvement des droits civiques a commencé à révolutionner la société américaine ; à l'extérieur, le pays est engagé dans la guerre au Vietnam. L'impérialisme, la lutte armée, la décolonisation, le racisme sont des sujets obsédants.

Si l'avenir de l'Asie du Sud-Est paraît sombre à l'étudiant, l'Afrique lui semble être le continent des possibles : les anciennes colonies sont parvenues, sans trop de heurts, à l'indépendance. Ces États neufs, avec des dirigeants jeunes, ce continent et cette part de l'histoire dont il ne sait rien l'attirent irrésistiblement. D'autant que l'horizon africain, qu'il pensait si prometteur, est entravé par de multiples obstacles : des siècles de colonisation et d'esclavage n'ont pas laissé les sociétés indemnes. Il est urgent, et nécessaire, de fournir à ces nouveaux États une histoire « utile ». Il n'est pas le seul à s'aventurer sur ce terrain : beaucoup d'étudiants de sa génération se tournent vers une histoire

négligée : celle des Afro-Américains, de l'Afrique ou de la Chine. Mais il fait partie des pionniers.

Son premier voyage en Afrique a lieu en 1970. Il choisit sa destination au hasard d'un programme de vols bon marché destinés aux étudiants. Ce sera le Kenya, où il est bientôt happé par la côte, particulièrement métissée ; la langue elle-même, mélange de bantou, d'arabe, d'anglais, de portugais, reflète l'histoire de ces populations importées et mélangées ici depuis le xvr^e siècle, du fait du commerce à travers l'océan Indien. De ce voyage vient son sujet de thèse : l'esclavage en Afrique orientale. Il reste près d'un an sur place, épluchant les archives nationales, parfois régionales, et interrogeant surtout des descendants d'esclaves – entre-temps il a appris le swahili. L'esclavage au Kenya n'a été aboli qu'en 1907, les plus vieux s'en souviennent bien.

Penser autrement le colonialisme

Puis il suit le fil de l'histoire : après l'esclavage, le travail agricole au Zanzibar et sur la côte du Kenya après l'abolition. Ce qui l'amène à explorer une autre forme de travail : celui des journaliers employés sur les quais, à Mombassa, ainsi qu'aux mouvements de grèves qu'ils ont déclenchés dès les années 1930, dont certaines, comme en 1947 et en 1955, sont devenues générales.

Les premières résistances d'envergure au colonialisme sont là, et, pour mieux comprendre la suite, l'historien s'attelle à un travail comparatif entre les systèmes coloniaux britannique et français qui le conduit au Sénégal en 1986. Il fait là de belles rencontres : Mamadou Diouf est de ceux qui lui « ont donné des leçons » sur l'histoire de l'Afrique française. C'est le moment aussi où plus son terrain de recherche s'élargit, plus il prend plaisir à travailler avec d'autres : « *Étudier l'Afrique dans le monde, c'est entreprendre des recherches qui dépassent les capacités d'un seul chercheur* », confie-t-il dans son dernier livre, *L'Afrique dans le monde* (Payot).

La rencontre, dans les années 1980, de l'anthropologue Ann Laura Stoler tombe à pic. Elle a travaillé sur les plantations de Sumatra, dans les Indes néerlandaises. Partageant le même intérêt pour une histoire économique et sociale du politique, ils se lancent avec d'autres dans une étude comparative des empires coloniaux. Le livre qu'ils dirigent, *Tensions of Empire*, révolutionne la façon de penser le colonialisme en montrant l'interaction qui existe entre colonies et métropoles : les possessions africaines ou asiatiques n'étaient pas des espaces vierges, les États européens qui les avaient conquises n'étaient pas des entités autonomes ; ils se sont mutuellement construits ! Pas question, donc, de réduire la situation des États africains à la seule notion de post-colonial : « *Ce serait une position anhistorique.* »

L'empire : on y vient. Parce que « *même une micro-histoire, comme celle des dockers à Mombassa, exige de comprendre la logique des responsables*

Il était urgent de fournir à ces nouveaux États une histoire « utile »

londoniens pour qui ce qu'il se passe à Mombassa ne représente qu'une part infime d'un vaste empire », Frederick Cooper passe du colonialisme à l'impérialisme. Après des années de discussions sur ce sujet, Jane Burbank et lui font le projet d'un cours puis d'un livre (*Empires in World History*), publié en 2010, qui sera « *une sorte de manuel – mais avec des idées* » – sur « *ces vastes États qui ont rassemblé par la force et l'ambition peuples et territoires et dominé le paysage politique depuis 2000 ans* ».

En commençant par les empires de Rome et de la Chine ancienne, en passant par ceux de Byzance, des califats islamiques, des Carolingiens... Pour mieux comprendre leurs manières d'intégrer des peuples, de gérer leurs différences ou de les annuler, de s'enrichir, de croître, de mourir ou de durer. Cela a donné un grand livre, érudit, maîtrisé et admiré qui leur vaut, entre autres, d'être invités aux Rendez-vous de Blois cette année. ■

* Journaliste



Retrouvez Frederick Cooper aux Rendez-vous de l'histoire de Blois, le vendredi 9 octobre à 11 h 30 pour une conférence sur « empire, décolonisation et citoyenneté ». Il participera également à une table ronde, à 16 h 00, avec Jane Burbank.

